

qu'un grand magasin. Elles trouveront dans l'autre hémisphère la consistance que le nôtre leur refusait. Voyons si le Danemarck aura les mêmes besoins et les mêmes ressources.

xxix.
Révolutions
qui
ont changé
la face du
Danemarck.

Le Danemarck et la Norwége, réunis aujourd'hui dans une même monarchie, formaient deux états différens au huitième siècle. Tandis que le premier se distinguait par la conquête de l'Angleterre et par d'autres entreprises hardies, le second peuplait les Orcades, les îles de Feroé et l'Islande. Ses actifs habitans, pressés par cette inquiétude qui avait toujours agité les Scandinaves leurs ancêtres, s'établirent vers la fin du dixième siècle dans le Groënland, découvert quelques années auparavant par les navigateurs de leur nation, et qu'on a de fortes raisons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir à travers les ténèbres historiques répandues sur les monumens du nord, que ces hardis navigateurs poussèrent dans le onzième siècle leurs courses jusqu'aux côtes du Labrador et de Terre-Neuve, et qu'ils y jetèrent quelques faibles peuplades. Il est donc vraisemblable que les Norvégiens peuvent disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde. Mais ils y étaient sans le savoir.

Les guerres qu'essuya la Norwége jusqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obstacles que le gouvernement opposa à sa navigation; l'oubli et l'inaction où tomba cette nation entre-

prenante, lui firent perdre avec ses colonies du Groënland, les établissemens ou les relations qu'elle pouvait avoir aux côtes de l'Amérique.

Les Danois s'établirent de nouveau dans le Groënland en 1721. Avant d'arriver à cette région, il faut traverser un océan rempli de glaces flottantes, qui occupent le plus souvent deux cents lieues de long sur soixante et quatre-vingts de large. On ignore où se forment, d'où viennent ces glaces, qui ressemblent quelquefois à des montagnes, quelquefois à des plaines, et qui ont le plus souvent des formes bizarres. Ce qui est certain, c'est qu'elles se pressent, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent, s'entassent, selon la direction qu'elles reçoivent des vents et des courans. Il peut arriver qu'un navire, obligé de les traverser pour se rendre à sa destination, soit croisé, investi, mis en pièces dans sa route; mais ce malheur est plus rare qu'on ne serait porté à le penser. Comme on voit de loin les glaces, et qu'elles sont à une assez grande distance les unes des autres, un navigateur attentif et intelligent parvient à les éviter, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à sa vue, ou qu'une tempête violente ne pousse et ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans.

Entre la mer Glaciale à l'orient, et le détroit de Davis au couchant, le Groënland s'avance et s'étend depuis le cinquante-neuvième degré de latitude jusqu'au soixante dix-huitième; c'est du

glaces entassées l'aient rendue inaccessible. Il n'y a que la nature qui ait pu rompre ce pont de communication entre les colonies et leur métropole.

Cette révolution a tourné l'ambition des Danois vers la côte occidentale. Depuis 1721 jusqu'en 1759, ils y ont formé, entre le soixante-deuxième et le soixante-douzième degré, douze comptoirs où ils achètent l'huile de baleine et de poisson, les peaux de renards et de loups marins, tout ce qu'une pêche, plus ou moins heureuse, peut donner aux Groënländais.

Ces établissemens utiles dépérissaient, lorsqu'en 1755, les frères Moraves y arrivèrent. Ces membres d'une congrégation formée en 1722 par le comte de Zinzendorf à Herrnhut, dans la Haute-Lusace, voulurent jeter sur les rochers du Groënländ les fondemens de la société, comme ils le tentaient déjà avec succès dans d'autres contrées barbares. Ces instituteurs sans science et sans richesses sont parvenus à rendre habitable une région où les indigènes n'avaient fait jusqu'alors qu'errer, sans cesse ballottés entre la mer et la terre qui les repoussaient, et semblaient se faire un jouet de l'espèce humaine. Cultivateurs, ouvriers, commerçans, apôtres, ils ont jeté les fondemens d'un édifice civil, tel que l'état des choses le comportait. Malheureusement, c'est sur les superstitions les plus extravagantes qu'ils l'ont appuyé.

Ne peut-on donc donner des lois et des mœurs

aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? N'y a-t-il que la force ou la ruse et toujours la crainte qui nous puisse mener même au bien? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour la paix des états, pour le soulagement des peuples? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auraient que du courage, des lumières, de la vertu, du désintéressement, n'opérerait-elle pas avec le temps une révolution heureuse dans les opinions et dans la conduite? Elle prendrait la place de ces sociétés qui, jusqu'à nos jours, n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de religion, et qui, sous prétexte de former des chrétiens, n'ont formé que des sectes ennemies irréconciliables les unes des autres.

Il y avait plus d'un siècle que le navigateur génois avait commencé la conquête de l'Amérique au nom de l'Espagne, lorsque les Danois et les Norvégiens, qui ne formaient alors qu'une même nation, jetèrent les yeux sur cet autre hémisphère, dont ils étaient plus voisins que tous les peuples qui s'en étaient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyèrent en 1619 le capitaine Munk pour chercher un passage par le nord-ouest dans la mer Pacifique. Ses travaux furent aussi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avaient précédé et qui l'ont suivi.

On doit présumer que l'inutilité d'une première tentative n'aurait pas rebuté le Danemarck. Il aurait vraisemblablement continué ses expéditions pour l'Amérique, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établissemens avantageux. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par une guerre opiniâtrément malheureuse, qui l'humilia, le tourmenta et l'occupa jusqu'en 1660.

Le gouvernement employa le premier instant de tranquillité à sonder ses plaies. Semblable à tous les gouvernemens gothiques, il était partagé entre un chef électif, les grands de la nation ou le sénat, et les états. Le roi n'avait d'autre droit que celui de présider au sénat et de commander l'armée. Le sénat gouvernait dans l'intervalle d'une diète à l'autre. Celle-ci, composée du clergé, de la noblesse et du tiers-état, décidait de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté, rien n'était moins libre que le Danemarck. Le clergé avait perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avaient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étaient écrasés par celui de la noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramène tout à la force. La crise où l'on se trouvait n'inspira à ce corps ni justice, ni modération. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la

confédération. Mais au lieu d'exterminer une race orgueilleuse, qui prétendait jouir des avantages de la société sans en partager le fardeau, ils se résolurent à une servitude illimitée, et allèrent eux-mêmes présenter leurs mains à des chaînes dont on n'aurait jamais osé, dont on eût peut-être inutilement tenté de les charger par la violence.

A cet étrange et humiliant spectacle, qui est-ce qui ne se demande pas : Qu'est-ce donc qu'un homme ? qu'est-ce que ce sentiment originel et profond de dignité qu'on lui suppose ? Est-il né pour l'indépendance ou pour l'esclavage ? Qu'est-ce que cet imbécile troupeau qu'on appelle une nation ? Et lorsqu'en parcourant le globe, le même phénomène et la même bassesse se montrent plus ou moins marqués de l'un à l'autre pôle, est-il possible que la commisération ne s'éteigne pas, et que dans le mépris qui lui succède, on ne soit tenté de s'écrier : Peuples lâches ! peuples stupides ! puisque la continuité de l'oppression ne vous rend aucune énergie ; puisque vous vous en tenez à d'inutiles gémissemens, lorsque vous pourriez rugir ; puisque vous êtes par millions et que vous souffrez qu'une douzaine d'enfans, armés de petits bâtons, vous mènent à leur gré, obéissez. Marchez sans nous importuner de vos plaintes ; et sachez du moins être malheureux, si vous ne savez être libres.

A peine les Danois furent devenus la propriété

d'un chef unique, qu'ils tombèrent dans une espèce de léthargie. Aux grandes agitations que causent toujours des droits importants à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avait occupé la scène pendant plusieurs siècles, ne joua plus de rôle sur le théâtre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avait plongé, que pour aller occuper, en 1671, une petite île d'Amérique, connue sous le nom de Saint-Thomas.

XXX.
Les Danois s'établissent dans les îles de St.-Thomas, de St.-Jean et de Ste.-Croix.

Cette dernière des Antilles du côté de l'ouest était tout-à-fait déserte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglais, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation y avaient commencé autrefois des défrichemens. Le ministère britannique arrêta le cours de ces vexations; et la colonie vit s'établir plus rapidement qu'on avait espéré toutes les plantations que comportait un terrain sablonneux, qui n'avait que cinq lieues de long sur deux et demie de large. Ces progrès qui étaient alors fort rares dans l'archipel américain, eurent une cause particulière.

L'électeur de Brandebourg avait formé, en 1681, une compagnie pour l'Afrique occidentale. L'objet de cette association était d'acheter des esclaves; mais il fallait les vendre, et le débit ne pouvait s'en faire que dans le Nouveau-Monde. On proposa à la cour de Versailles de les recevoir dans ses possessions, ou de céder Sainte-Croix. Les

deux ouvertures ayant été également rejetées, Frédéric-Guillaume tourna ses vues vers Saint-Thomas. Le Danemarck consentit, en 1685, que les sujets de ce prince entreprenant établissent un comptoir dans l'île, et qu'ils y fissent librement leur commerce, en payant les droits établis, et en s'engageant à une redevance annuelle. Alors on espérait de fournir aux colonies espagnoles, mécontentes de l'Angleterre et de la Hollande, les noirs dont ces provinces avaient continuellement besoin. Le traité n'ayant pas eu lieu, et les vexations se multipliant sans cesse dans Saint-Thomas même, les opérations des Brandebourgeois furent toujours plus ou moins malheureuses. Leur contrat, qui n'avait été d'abord que pour trente ans, fut cependant renouvelé. Quelques-uns même d'entre eux y étaient encore en 1731, mais sans action et sans privilège.

Toutefois, ce ne fut ni à ses productions, ni aux entreprises des Brandebourgeois que Saint-Thomas dut l'éclat qu'il jeta. La mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaisseaux. Cet avantage le fit fréquenter par les flibustiers anglais, français, hollandais, qui voulaient soustraire le fruit de leurs rapines aux droits qu'on exigeait d'eux, dans leurs propres établissemens. Les corsaires qui avaient fait des prises trop bas, pour les faire remonter aux îles de leur nation, les venaient vendre à celle de Saint-Thomas. Il était l'asile de tous les bâti-